Impression et surimpression urbaines

Marie-Claude Benard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/897>

DOI : 10.4000/ema.897

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1991

Pagination : 13-18

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Marie-Claude Benard, « Impression et surimpression urbaines », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 5 | 1991, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/897> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.897>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Impression et surimpression urbaines

Marie-Claude Benard

- 1 Voyageurs d'une ville vers une autre, qu'étiez-vous venus chercher ? Certes pas ce que vous avez maintenant sous les yeux : La ville telle qu'elle se présente. Si cela était, les voyageurs n'auraient pas besoin d'être guidés. Il leur suffirait d'être arrivés pour avoir déjà trouvé...
- 2 Certes les voyageurs ne sont pas tous semblables.
- 3 Il y a ceux pour qui voyager consiste à partir à la recherche de ce qui est déjà. Si l'explorateur précède les guides, le voyageur les suit et puisqu'il passe après, vérifie que du guide aux sites le compte est bon ; il vient voir sur place ce qu'il sait y être et si les inventaires sont bien faits. À ce compte, la ville se trouve réduite à l'ensemble de ses monuments, points privilégiés qui forment alors avec les hôtels un réseau inactuel, quasi intemporel par-dessus la cité.
- 4 Il y a ceux qui voyagent à la recherche des villes qui leur sont étrangères, et ceux bien plus rares qui réussissent à se rendre assez étrangers à la leur, pour la regarder comme si c'était la première fois¹. Ceux-là abordent les villes dans leur réalité actuelle, concrète, quotidienne, circulante, les prennent là où elles en sont arrivées. À marcher de ce pas de promeneur on parcourt les cités en vue d'en discerner les contours, les fonctions, d'en compter les grands axes, les bonnes articulations. Tantôt circulant soi-même tantôt s'effaçant pour regarder circuler, on découpe, déguste, identifie morceaux par morceaux, quartiers par quartiers les agglomérations.
- 5 Pour de tels tours, pas besoin de guide. Le premier principe de cette déambulation est l'errance. Errer : non pas se perdre, mais se laisser aller, accepter d'aller là où on n'a rien à faire. Le deuxième est la mise à distance. Savoir se tenir dans la distance de la non-familiarité, pour que commence le spectacle de la rue – et savoir aménager, entre la réalité et soi, l'écart nécessaire au déploiement d'une carte, d'un plan.
- 6 Car au préalable, commence un repérage avec la lecture et le maniement des plans. Là, sur cet espace abstrait, la ville est présentée dans son tout et c'est là qu'on la découpe,

que se montrent ses directions privilégiées, ses voies aux tracés différents au vu desquels l'oeil un peu familier distingue déjà l'ordre ancien et le nouveau.

- 7 De la marche dans les rues à leur représentation sur un plan, l'amateur ajuste. Il sait bien que, pas plus que l'idée du cercle n'est ronde, on ne se promène sur les cartes des villes, mais il sait qu'on ne peut guère parcourir ces villes sans en appeler à leur représentation. De l'étude du plan à la marche, il retrouvera la rue dans sa réalité et dans celle-ci son errance.
- 8 Les plans du Caire sont aujourd'hui nombreux. Mais l'espace du cartographe est celui du présent de sorte que l'actuelle répartition de la ville y occupe tout l'espace, aux dépens des états antérieurs. L'agglomération s'y trouve coupée de son histoire. Pour savoir comment la ville était, avant, il faut chercher ailleurs. D'où l'idée de confectionner un plan successif qui suivrait l'évolution urbaine et qui donnerait, avec les repères spatiaux, des repères temporels. Un plan successif, c'est forcément une succession de plans. Ils seront superposés pour maintenir, malgré le temps passé, une continuité entre avant et maintenant. Mais réunir toutes les étapes du développement de la ville depuis sa première fondation jusqu'à l'état actuel les aurait rendues illisibles. Pour faire voir le changement, on reportera un par un les tracés antérieurs sur le plan d'aujourd'hui, afin de ménager une vision comparative, non cumulative.
- 9 Un tel plan-guide, à la différence d'autres, ne redouble pas le regard puisqu'il ne montre pas ce qu'il faut regarder, mais ce qu'on ne voit plus précisément : les étapes révolues du développement urbain. C'est à partir de cette limitation du regard – borné au présent – qu'il fait appel au savoir. Le savoir spécialisé des historiens, sociologues, urbanistes existe déjà, riche et continuellement augmenté, mais il est peu accessible et les démarches pour y accéder sont assurément hors de portée du voyageur-promeneur. D'où le désir d'un rapprochement, d'une vulgarisation, qui donneront au lecteur une histoire de la ville en lui montrant quels furent les différents visages de la capitale et quelles formes de pouvoirs – politiques, économiques, religieux – les ont successivement modelés.
- 10 Ce projet raisonnable d'informations complémentaires procède aussi d'une déraisonnable et déplacée curiosité de voyageur, de celle qui pousse à aller voir, au loin, ailleurs. Car cartographier la ville-au-passé et superposer pour chaque époque le plan ancien sur le plan d'aujourd'hui, c'est aussi chercher l'impossible : rendre visible ce qui n'est plus, cultiver la mise-à-distance en illustrant la passion ambiguë du voyageur à la recherche d'une ville-qui-serait-autre. Sous le couvert du savoir, cette invitation à l'aller-voir-avant entraîne le lecteur dans la même contradiction motrice que celle qui le pousse à l'aller-voir-ailleurs.
- 11 À ceux qui voyagent dans les villes, ce guide propose donc le voyage de la ville, son implantation, ses premières rives, ses changements de localisation, ses expansions et rétractions. Car qui voyage ? Le promeneur dans la ville ou la ville ? Le jeu avec ce glissement de l'un à l'autre est autorisé par le vocabulaire « scientifique » lui-même, qui prête aux villes un corps, un visage, une vie – « circulation - artère - coeur - tissus - croissance - déclin » – et une mort. Cette confusion, heureuse, entre la ville et les vivants, la vie des villes et la vie dans les villes, pourquoi ne pas la prendre avec soi, puisqu'il ne s'agit que de se promener ? Et pourquoi ne pas flâner à l'ambigu, entre passé et présent ?
- 12 La voie n'est pas nouvelle. Puisqu'il y a toujours, dans les établissements humains, un avant vers lequel remonter, toute étude peut commencer par un retour en arrière. Plus

les villes sont anciennes plus elles rendent cette rétrospection fructueuse pour qui veut les comprendre et les apprécier. Au Caire, le détour par le passé s'impose pour deux raisons opposées :

- 13 La première est que ce passé est là, qu'il fait signe. En effet ici, il perce et retient l'oeil, plus que dans les capitales riches où la modernisation, par sa rénovation, a depuis longtemps commencé sa digestion-absorption des traces antérieures, lesquelles quand elles se maintiennent sont filtrées, passées au crible des exigences de la réalité postérieure. Lorsque le passé est ainsi réhabilité il devient une sorte d'ornement de la ville moderne. Au Caire, le passé existe encore souvent à l'état brut. Selon les quartiers, il est encore tel quel, quotidien, fonctionnel et non décoratif – il commande encore une partie de l'espace urbain ; il est présent, visible ; parfois incongru, souvent scandaleux.
- 14 La deuxième raison, inverse de la précédente est qu'ici comme ailleurs, d'importantes parties de ce passé sont enfouies, recouvertes, selon une position d'antériorité plus « naturelle ». Il faut donc rétablir les tracés disparus, modifiés. Ce pistage est d'autant plus intéressant que la ville dans son histoire a beaucoup changé, et ce, non seulement par son évolution propre, mais encore par celle de son site.
- 15 Celui du Caire était délimité à l'est par une montagne : le Muqattam, à l'ouest par le Nil. Entre les deux, sable et limon. Stabilité à l'est, le changement vint du côté du fleuve. En effet, avant, les différents barrages, le Nil était affecté d'un double mouvement. D'une part sur lui-même, il tournait en alternant basses et hautes eaux, avec assez de régularité pour qu'un calendrier ait pu être établi sur ces changements par les Coptes. Avec la crue, même prévue², il n'y avait pas de séparation nette entre eau et terre : le territoire urbain devait composer avec les intermédiaires : terres inondables, étangs ; et construire les différences plus nettement tranchées que sont encore : digues, levées, canaux. D'autre part, le cours du fleuve s'est progressivement déplacé dans l'espace, vers l'ouest ; et ce jusqu'au XIV^{ème} siècle. La délimitation des rives, et en particulier la rive est commune à la ville et au fleuve, est le résultat, d'abord fluctuant, de l'action conjuguée du fleuve lui-même et des aménagements humains.
- 16 La capitale s'est d'autant plus déplacée qu'on y obéissait à une tradition qui voulait que chaque transformation politique importante se marquât par un changement du lieu de résidence et d'exercice du pouvoir qui réorganisait à sa suite le schéma urbain antérieur. Du sud au nord, puis vers l'est, au rythme des dynasties successives, elle a remonté le fleuve et le vent et si elle a pu s'étaler vers l'ouest, c'est parce que le Nil avait libéré un sol nouveau.
- 17 Néanmoins, en même temps que la ville s'étendait, neuve sur un sol neuf, elle réoccupait l'ancien, superposant aux ruines et destructions passées son installation présente ; ou bien contournait ou englobait des ruines, jugées définitives comme ce fut, très tôt, le cas au coeur même de la première capitale : Fustât. Dans cette coexistence, les époques ont fondu, coulé les unes sur les autres et pour les distinguer, on ne peut plus voir, il faut lire et rétablir les chronologies.
- 18 Mais l'œil qui sort des livres se perd dans l'actuelle disparité des restes des époques successives. D'où le recours aux effets de ta superposition pour permettre au lecteur d'identifier les strates, en séparant par la pensée ce qui ne l'est pas dans la réalité. Alors l'espace commun du plan se défait et donne l'occasion d'une sérieuse mise en ordre et mise en perspective historiques ou bien – moins sérieusement – d'une série de « collages » propre à réjouir qui aime faire varier les distances : ainsi « quand le Nil coulait à l'emplacement de la gare centrale, les khalifes fatimides faisaient construire

sur sa rive des pavillons de plaisance » ; « quand la rue Port-Saïd était un canal qui marquait la limite ouest de la ville... » ; « quand, gagnant sur cette limite, le sultan Ibn Nâsir Muhammad installait les Mongols dans les jardins de Bâb al-Lûq... » ; « quand les jardins de l'Ezbekieh étaient occupés par un étang nourri par la crue du Nil, sur lequel on se promenait en barque l'été, l'Opéra d'abord, puis le garage qui prit ensuite sa place n'y étaient pas ».

- 19 Reporter sur le plan d'aujourd'hui les contours d'antan pourrait passer pour une activité nostalgique, qui reviendrait à taire verser du côté du passé une ville instable parce que débordante. Devant les excès de sa croissance urbaine et pour fuir les désordres d'un état actuel au premier abord chaotique, on peut, en tournant le dos à ce présent, trouver un refuge dans la reconstitution des ordres et fastes anciens. Ce qui, ici, dans le discours courant, s'entend souvent : « Ah, si vous aviez connu le Caire, avant... » L'intérêt pour le passé n'est pas seulement l'envers d'un jugement négatif sur l'état actuel ; et pour peu qu'on en fasse un moment dans la « prise de connaissance », il est même un élément essentiel de la saisie de la ville aujourd'hui. Puisqu'il le passé subsiste, il est important de pouvoir le reconnaître afin de rendre à ses traces, quelquefois isolées ou carrément abandonnées, leur dignité et leur cohérence en les replaçant dans leur milieu urbain d'origine. Car si le passé-isolé risque d'être bien souvent un temps de la ruine, il est à coup sûr le temps de l'ignorance.
- 20 Aujourd'hui, dans cette cité surchargée, la superposition n'est plus un procédé d'exposition, elle est devenue une réalité urbaine, architecturale et sociale, qui donne à la ville une sorte de troisième dimension et la rend traversable en longueur, largeur et profondeur – hauteur ou épaisseur. Car, on le voit clairement dans la construction, le mouvement d'extension vers le haut s'étend, même dans les quartiers anciens et sur des bâtiments déjà construits, en usant de tous les artifices de la surélévation. La manière d'habiter, elle aussi, superpose dans les mêmes immeubles les riches et les pauvres : en installant le portier et sa famille au sous-sol et les citadins récents, c'est-à-dire les nombreux immigrés venus de la campagne, sur les terrasses, hors de portée des ascenseurs. Les hauteurs dans la ville sont maintenant le plus souvent abandonnées à la vue de qui circule sur les autoponts. Ici, à la différence d'autres capitales arabes, les femmes n'investissent plus ces lieux-limites qui, naguère, réunissaient pour elles l'intimité domestique et l'ouverture au monde extérieur, jardins suspendus où elles maintenaient, en ville, une sorte d'autarcie familiale. Parce que les terrasses du Caire ne sont plus un espace réservé, il n'est plus nécessaire aux hommes d'y faire – à l'avance – annoncer leur venue. Les automobilistes et les éleveurs de pigeons y restent les derniers à occuper « régulièrement » la place d'où la vue est plongeante, également désertée par les *mu'azzin* qui n'appellent plus à la prière du haut des minarets. Quant à l'autre occupation « irrégulière » de ces lieux, elle n'est plus – licite – que l'occasionnelle montée-au-minaret des touristes avant le coucher du soleil, plus tard le séjour plus familial des amateurs de fraîcheur du vent du soir ou plus avant dans la nuit – illicite – les diverses activités et trafics clandestins.
- 21 Les rues sont au Caire un lieu commun. Hors des grandes voies où on se bouscule, le partage des activités de chacun laisse au passant la place de circuler ou de s'arrêter. Franz Hessel pendant ses promenades dans Berlin se sentait quelquefois à contre-courant³. Au Caire, aucun regard ne rejette le flâneur ni ne prend son passage en suspicion. Au contraire, de regard en regard on peut indéfiniment se promener, à l'occasion remis en marche par ces croisements silencieux qui sont comme autant

d'indications de la route à tenir, de relances au désir d'errer. À l'inverse, quand le trajet a été trop chaud, trop encombré, trop bruyant et qu'on rencontre dans une impasse, parmi quelques tables étroites et hautes, un buveur de thé ou de café, installé là, dans la permanence, on comprend -aussi - que cette ville n'est pas faite pour être parcourue, que les rues sont à habiter, que la sagesse est de s'y tenir et d'y boire le thé.

NOTES

1. Objectif partagé par Franz Hessel (1929), *Promenades dans Berlin*, PDG, 1989, p. 31, et par Georges Perec, 1974, *Espèces d'espaces*, Galilée, p. 74.
 2. Celle-la avait lieu tous les ans aux alentours de la mi-Juillet et durait jusqu'en novembre.
 3. « Marcher lentement dans les rues animées procure un plaisir particulier. On est débordé par la haie des autres, c'est un bain dans le ressac. Mais, quelque habile que vous soyez à leur céder le passage, mes chère concitoyens berlinois ne vous facilitent pas les choses. J'essuie toujours des regards méprisants lorsque j'essaie de flâner parmi les gens affairés. J'ai l'impression que l'on me prend pour un pickpocket. » (*ibidem*).
-

INDEX

Mots-clés : Le Caire, ville